

Les agents secrets québécois durant la Deuxième Guerre mondiale

Béatrice Richard

Numéro 43, automne 1995

Guerres et paix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, B. (1995). Les agents secrets québécois durant la Deuxième Guerre mondiale. *Cap-aux-Diamants*, (43), 40–44.

LES AGENTS SECRETS QUÉBÉCOIS DURANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE



par Béatrice Richard

Des membres du Royal 22^e régiment au maquis français : le major Pierre-Édouard Chassé et le capitaine Pierre Meunier répondent aux questions d'un journaliste de Radio-Canada. Photo : 1943-1944. (Musée du Royal 22^e régiment, Québec).

UNE VINGTAINÉ DE CANADIENS FRANÇAIS ONT ÉTÉ agents secrets pendant la Deuxième Guerre mondiale. Soldats de l'ombre, ils ont traversé les lignes ennemies pour soutenir la Résistance en France et pour préparer l'invasion alliée. Ces volontaires ont joué un rôle crucial dans la libération de la France occupée. Tous étaient membres du Bureau des opérations spéciales (Special Operation Executive), une section du service des

renseignements britanniques à Londres. Un bureau très secret, mais aussi très actif. Sa spécialité : les missions impossibles.

Winston Churchill avait fondé cet organisme deux mois après la retraite des troupes franco-anglaises à Dunkerque en mai 1940. Il espérait ainsi infiltrer et déstabiliser les pays occupés par les puissances de l'Axe avant l'assaut final. Jusqu'à sa disparition, en 1946, les activités de cette section spéciale furent assez controversées au sein même du prestigieux Service des renseignements de Londres. Il faut dire que les méthodes de travail qui y étaient enseignées avaient de quoi laisser songeur : on y formait des génies du sabotage capables de faire sauter des trains, des voies de communication ou des lignes téléphoniques et de perturber la production industrielle. On entraînait les recrues, hommes et femmes, à la guérilla, au saut en parachute et... à l'art de passer inaperçu ! Recrutés dans l'armée pour la plupart, les candidats choisis devaient être en bonne forme physique, avoir un moral d'acier et de préférence être spécialisés en communications radio.

Soldats de l'ombre

Parmi les meilleurs éléments du service, l'histoire a retenu les noms de vingt-cinq Canadiens en majorité francophones. C.P. Stacey, historien officiel de l'armée canadienne écrit : « Une des raisons qui a permis aux Canadiens de jouer un rôle de premier ordre dans la guerre clandestine a été la possibilité de trouver parmi eux des gens de différentes races et de différentes langues [...] Parmi ceux-ci, il convient de mentionner en tout premier lieu les Canadiens d'origine française qui ont grandement contribué à organiser la résistance française et à préparer la libération du pays de leurs ancêtres. » Membres de la section « F » du Bureau des opérations spéciales, ces hommes avaient été recrutés notamment parce qu'ils savaient parler couramment le français, leur langue maternelle. Un atout précieux pour quiconque voulait se fondre dans la masse au pays de Molière. Dans un livre captivant, *Canadians Behind the Enemy Lines*, Roy MacLaren a relaté avec brio les aventures passionnantes et souvent

cruelles de ces agents très spéciaux durant les années 1942-1944. Parmi ces héros, sept ont donné leur vie, plusieurs après avoir été sauvagement torturés.

Gustave Bieler fut le premier des Canadiens volontaires parachutés en France, le 18 novembre 1942, au sud-ouest de Paris. D'origine suisse, ce traducteur de la Sun Life avait rejoint le Régiment de Maisonneuve en juin 1940, laissant derrière lui femme et enfants à Montréal. Rendu en France, il travailla sous le nom de Guy Morin dans la région de Saint-Quentin et de Lille à mettre sur pied un réseau de saboteurs qui s'attaquaient aux chemins de fer et aux canaux. Grâce à lui, dès 1943, la ligne Cologne-Paris, puis la ligne Paris-Lille, devinrent un enfer pour les convois allemands.

Peu après, c'était au tour de l'agent Joseph-Gabriel Chartrand d'atterrir en France. Dès la déclaration de la guerre, ce sémillant vendeur d'assurances s'était porté volontaire dans le Royal Montreal Regiment. Mais, âgé de 32 ans, on l'avait trouvé un peu vieux pour l'école des officiers d'infanterie. À sa grande déception, on l'affecta à un poste de commis de bureau au quartier général de la Défense à Londres. Touché par son désarroi, mais surtout conscient de ses talents, Bieler l'avait recommandé au Bureau des opérations spéciales avant son départ. C'est ainsi que «Gaby» se retrouva sur le sol français le 14 avril 1943, dans la région des châteaux de la Loire, près de Tours. Membre très actif dans le réseau «Butler», Chartrand accomplit le même genre de mission que Bieler, le sabotage des voies ferrées, mais dans la région d'Angers. Le réseau fut cependant démantelé par les Allemands. Chartrand qui se faisait appeler Claude Carton dut changer d'identité pour celle de Georges Chénier. Mais cela ne suffit pas. Trop de ses contacts étaient tombés aux mains de l'ennemi et risquaient de «se mettre à table». Ses jours étaient en danger. Arrêté par la Gestapo dans la région de Tours, il parvint néanmoins à fausser compagnie à ses geôliers. Après un voyage épique qui devait le mener de Paris à Rennes, l'agent parvint enfin à s'échapper par la côte normande où l'attendait un bateau. Le 9 décembre 1943, il était de retour à Londres, sain et sauf. Mais il avait eu chaud. «Brûlé» en territoire français, il devait attendre la Libération pour traverser à nouveau la Manche.

La riposte allemande

Tous les agents du Bureau des opérations spéciales ne s'en tiraient pas à si bon compte. En 1943, la capture de deux valeureux éléments canadiens du service devait décimer les rangs de la section «F». L'agent Franck Herbert Dedrick Pickersgill, natif de Winnipeg, et son coéquipier

John Kenneth Macalister, un sans-filiste originaire de Guelph, avaient été parachutés le 15 juin 1943 au sud de la Loire pour aider les membres du réseau «Prosper» à s'organiser. Malheureusement, ils devaient se faire arrêter peu de temps après leur arrivée dans la région de Blois. Après avoir été torturés, ils furent envoyés dans le camp de Buchenwald et exécutés de façon atroce, pendus à des crochets de boucher et étranglés avec des cordes de piano. Deux autres de leurs compagnons, les agents François Deniset et Robert Byerly disparurent aussi entre les mains de leurs



tortionnaires au camp de Gross Rosen vers la même époque.

Mais les malheurs des membres du Bureau ne s'arrêtaient pas là. En capturant Pickersgill et Macalister, les Allemands s'étaient emparés de leur matériel de radio, ainsi que des codes de sécurité et des mots de passe. Le contre-espionnage allemand put s'en donner à cœur joie, un de ses membres se faisant passer pour l'agent prisonnier. La découverte d'autres systèmes de radio clandestins permit à l'ennemi de multiplier les souricières et d'attirer les agents alliés dans leurs filets. Aussi, le 7 février 1944, pas moins de sept officiers furent capturés grâce à ce subterfuge, près de Chartres. Parmi eux, Adolphe Deniset, un Franco-Canadien de Saint-Boniface qui se faisait appeler François Dussault. Après un interrogatoire brutal, il fut envoyé avec ses compagnons au camp de Gross Rosen en Pologne. Le 3 mars 1944, quatre autres agents tombèrent de la même façon dans les bras de l'ennemi. Au nombre des prisonniers, Roméo Sabourin, un ancien officier des Fusiliers Mont-Royal, originaire du nord de Montréal. Engagé en avril 1940 à l'âge de 17 ans et demi, il avait rejoint les services secrets en 1943, comme opérateur radio. Pour lui aussi et ses compagnons, le voyage s'arrêtait là.

Négligence ou amateurisme? Les agents de la section «F» mirent du temps à s'apercevoir qu'ils

Groupe de parachutistes canadiens descendus sur le sol français longtemps avant l'arrivée de la première barge d'invasion pour organiser la résistance. De gauche à droite, première rangée, le lieutenant J.-E. Fournier, le lieutenant P.-E. Thibeault et le capitaine H.-A. Benoît; deuxième rangée, le major Paul Labelle, le capitaine L.-J. Tasche-reau, le capitaine L.-G. D'Artois, et le capitaine J.-P. Archambault. Photo de l'armée canadienne. (Musée du Royal 22^e régiment, Québec).

botage des communications et des transports dans l'est de la France. Basé à Reims, en Champagne, Benoît utilisa de l'acide sulfurique pour endommager le câble de téléphone qui reliait la ville à Berlin. Il fit également sauter des réserves de munitions et de pétrole allemandes.

Le 1^{er} mai 1944, l'agent Lionel-Guy d'Artois rejoignit le réseau «Ditcher» en Bourgogne où deux de ses concitoyens, Sirois et Archambault, étaient déjà très actifs. Avant de partir, le jeune homme natif de Richmond au Québec avait épousé une jolie blonde de 19 ans, Sonia «Tony» Butt. Détail important: cette dernière était aussi sa collègue, le plus jeune agent féminin de la section «F» du Bureau des opérations spéciales. D'Artois remit de l'ordre dans son réseau déchiré par les dissensions internes. Au moins fit-il l'unanimité parmi les trente femmes du groupe, «complètement dévouées au séduisant commandant qu'elles appelaient elles-mêmes Michel le Canadien», rapporta plus tard un de ses collègues. L'efficacité du travail de d'Artois se traduisit notamment par l'arrestation de 115 collaborateurs et agents allemands. Au moment du jour J, D'Artois commandait avec deux autres officiers français deux bataillons de maquisards dont l'un d'entre eux comprenait plus de 700 hommes. Leur présence gêna considérablement l'acheminement des renforts allemands en direction de la Normandie.

Léonard-Jacques Taschereau et Paul-Émile Thibault, tous deux de Montréal, venaient respectivement du Régiment de la Chaudière et des Fusiliers Mont-Royal. Parachutés une semaine après le débarquement de Normandie, le 12 juin 1944, ils dirigeaient et entraînaient les membres du réseau «Diplomat» dans le maquis de Troyes. Vers la même époque, l'agent Marcel Veilleux de Sainte-Perpétue au Québec travaillait comme sans-filiste et maquisard dans l'est de la France.

Cette année-là, sept autres agents canadiens quittèrent l'Algérie pour se joindre à la Résistance française. Parmi ces recrues, Pierre-Édouard Chassé. Après avoir participé dans les rangs du Royal 22^e à l'invasion de la Sicile et de l'Italie, le jeune homme de 22 ans avait été promu major. Son entraînement en Afrique terminé, il rejoignit le maquis français sous le nom d'emprunt de Pierre Duval, artiste peintre versaillais. Les services secrets engagèrent également son compagnon Paul-Émile Labelle, lui aussi officier du 22^e Régiment. Ce dernier devait s'introduire en France sous le nom de Paul Bourget, vendeur de lavande pour une fabrique de parfum de Marseille. Chassé se retrouva dans le Massif central et Labelle en Provence. Chacun de leur côté, les deux officiers tentèrent de recoller les morceaux de la Résistance locale, passablement désorganisée par les luttes intestines. L'enjeu était important: il s'agissait de préparer le terrain pour les

troupes alliées qui devaient débarquer dans le Midi en août 1944.

Parallèlement, Lucien Dumais, un rescapé du raid de Dieppe des Fusiliers Mont-Royal, avait fondé le réseau «Shelburn» dont la tâche était de retrouver les pilotes abattus au-dessus du territoire français pour les évacuer vers l'Angleterre. Cofondateur du réseau avec Lucien Dumais, Raymond Labrosse, sergent dans le corps des Signaux, avait déjà échappé de justesse à la mort en mettant sur pied une autre organisation. Robert Vanier et Conrad Lafleur, compagnons de Dumais lors du raid de Dieppe, avaient été capturés par les Allemands puis étaient parvenus à s'évader. De retour à Londres, ils s'étaient aussi



Le capitaine Lucien-A. Dumais à l'époque où il dirigeait un réseau de résistants en France. (Capitaine Lucien-A. Dumais. *Un Canadien français face à la Gestapo*. Montréal : Éditions du Jour, 1969).

portés volontaires pour rejoindre les rangs de la Résistance en France comme sans-filiste dans deux réseaux différents.

Des héros oubliés

Non contents d'avoir servi en France au péril de leur vie, après la Libération, sept agents canadiens repartirent en mission secrète sur le front asiatique. Joseph «Rocky» Fournier, un autre agent du Nouveau-Brunswick, Paul Thibeault, «Ben» Benoît, Paul Labelle, Jacques Taschereau, Guy D'Artois et Paul Archambault poursuivirent leurs exploits en Malaisie et en Birmanie. Archambault devait hélas y laisser sa vie.

Tous ces hommes furent des héros. Certains d'entre eux furent des martyrs. Décorés pour leur

Les agents secrets canadiens-français participaient activement aux missions de sabotage de la Résistance française. Ici, les débris d'un train de munitions allemand près d'Abbeville en septembre 1944. (Archives nationales du Canada, PA 115 860).



bravoure, ils n'en sombrèrent pas moins dans l'oubli. N'eût été du travail minutieux de MacLaren qui a écrit leur histoire au prix de mille difficultés, le souvenir de ces combattants de l'ombre aurait sans doute été à jamais effacé de nos mémoires. Cinquante ans plus tard, au Québec, pas un boulevard, pas une avenue, pas une rue, pas une place, pas une ruelle, pas un cul-de-sac ne porte leur nom. Pourtant, le combat pour la liberté, surtout celle des autres, vaut bien une plaque de tôle... ♦

Nous avons puisé nos renseignements dans l'ouvrage de Roy MacLaren, *Canadians Behind The enemy Lines, 1939-1945*. Vancouver and London : University of British Columbia Press. 1981/1982, 340 p. Publié en anglais il y a une douzaine d'années, cet ouvrage est désormais quasi introuvable et n'a pas été traduit en français.

Béatrice Richard est historienne.

Une histoire mal connue: la Bataille du Saint-Laurent de l'été 1942.

Présence de sous-marins allemands dans le golfe du Saint-Laurent; navires marchands attaqués et coulés; pertes de vie et inquiétude de la population.

À découvrir dans le livre **La tradition maritime de Matane**

180 pages, photos et illustrations,
de Louis Blanchette.

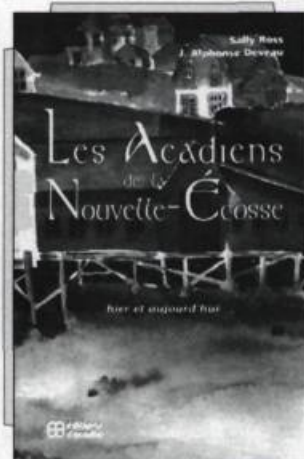
Commande postale chez l'auteur:
481, Mgr Langis, Rimouski (Qc) G5L 5G3
Prix: 20,00 \$ (frais de poste inclus).

Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse hier et aujourd'hui

Sally Ross et J. Alphonse Deveau

Ce premier ouvrage portant exclusivement sur les Acadiens de la Nouvelle-Écosse retrace les grandes lignes du développement des sept régions acadiennes d'après la Déportation et expose les particularités qui les distinguent aussi bien que les ressemblances qui les unissent. Un portrait à la fois historique et actuel de la culture acadienne de la Nouvelle-Écosse. Une bibliographie sélective, des cartes, des photographies et un index complètent l'étude.

ISBN : 2-7600-0263-2 294 p. 24,95 \$



**éditions
d'acadie**

C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8
Tél. (506) 857-8490 ♦ Téléc. (506) 855-3130